

UN ROMAN S'IL VOUS PLAÎT.

III

Pour rien au monde il n'eût voulu abandonner une enquête aussi patiemment entreprise, et il ne savait pourtant comment s'y prendre pour inviter à dîner cette femme, qu'un instinct secret lui disait ne devoir pas être familiarisée avec des propositions pareilles.

Ils continuaient de marcher, lorsque l'inconnue s'écria après avoir regardé à une charmante petite montre :

— Mon Dieu, voilà bientôt cinq heures : il faut que je rentre, et c'est aussi probablement, monsieur, l'heure de votre dîner ?

— Oh ! rien ne me presse, répondit Georges, pour répondre quelque chose.

— Est-ce que réellement les poètes seraient affranchis de ces nécessités vulgaires ? demanda la jeune femme avec un sourire railleur.

— Hélas ! non, madame. Et pourtant, vous me feriez croire que l'on peut longtemps les oublier.

— Assez de folies, monsieur, pour aujourd'hui. Vous alliez probablement quelque part, lorsque je vous ai rencontré. Pardonnez-moi de vous avoir fait prendre le chemin des écoliers, et allez-y. Je vous remercie bien sincèrement, et vous rends votre volée.

— Je vous jure, dit Georges dont ce n'était pas là le compte, que vous m'avez, au contraire, rendu un immense service, en me donnant vis-à-vis de moi-même un charmant prétexte de marquer à cette corvée ennuyeuse et à ce dîner.

— Mais maintenant que l'heure de la corvée, comme vous dites poliment, est passée, pourquoi n'iriez-vous pas au dîner ?

— Je vous assure, madame, qu'à moins que vous ne m'ordonniez absolument de vous quitter, je n'irai pas.

— Eh bien ! monsieur, je vous l'ordonne.

Georges ne s'attendait pas à la conclusion, et il en resta un moment étourdi. Puis il reprit :

— Pour que j'eusse le courage de vous obéir, madame, il faudrait être sûr que la récompense accordée à ma soumission fût une compensation suffisante de mon sacrifice.

Mais que voulez-vous que je vous donne ? Mon estime ?...

Georges fit un soubresaut si naïvement comique, et lança à l'inconnu un regard si consterné qu'elle ne put s'empêcher de sourire ; puis elle ajouta :

Un peu d'amour, s'il vous plaît !... dit le poète d'un son de voix traînant et larmoyant, ou le burlesque se mêlait au pathétique.

— De l'amour ? répéta la jeune femme avec une exclamation où il y avait plus de moquerie que d'effroi. Je n'ai pas de monnaie, mon brave homme et je ne veux pas changer. De l'amour ! vous n'êtes pas dégoûté ! mais pourquoi faire, grand Dieu !

— Sérieusement, madame, je vous aime !...

— Allons donc, monsieur, j'ai meilleure opinion que vous de votre cœur. Vous en faites, à vous en croire, une auberge ouverte à toute heure, où la première venue peut entrer et s'attabler.

— Vous n'êtes pas la première venue ; mais la plus belle, la plus spirituelle, la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée.

— Donc, vous ne m'aimez pas.

— Je ne comprends pas bien la conséquence.

— C'est bien simple pourtant. Si vous m'aimez, comment pourriez-vous être certain que je possède réellement les perfections que vous daignez m'accorder. Comment l'amour vous donnerait-il, à vous, la clairvoyance et l'impartialité qu'il retire aux autres hommes, ainsi que vous l'affirmiez tout à l'heure à propos de votre ami ? Mais si vous m'aimez, monsieur, je pourrais fort bien être aussi, moi,

qu'une pauvre petite perruche et sans esprit et sans beauté, comme cette jeune femme pour laquelle votre dédain m'a donné une certaine estime ; et je dois vous avouer que, malgré mon humilité, je préfère douter de votre amour que de mes petits mérites. Voyons, monsieur, cessons ce jeu. Mettez-moi, je vous prie, dans la première voiture qui va passer, acceptez un bon conseil, en échange de ce nouveau service et de tous les autres. Voici mon conseil : c'est, si vous êtes aussi fatigué que moi, de prendre un autre carrosse quelconque, et d'aller vous faire absoudre, si c'est possible, par votre ami, et surtout par sa femme, de votre manque de procédés de ce matin à leur égard.

— Cela me serait d'autant plus impossible, en supposant que je le voulusse, que je ne saurais même pas où aller les chercher. Je ne sais pas leur adresse.

— Cela n'est guère vraisemblable.

— C'est pourtant vrai.

— Mais ne m'aviez-vous pas dit que l'on vous a écrit ce matin ? Comment aurait-on négligé de vous marquer ce détail au moins utile ?

— Aussi ne l'a-t-on pas omis, j'imagine. Mais dans mon impatience, j'ai froissé la lettre sans la lire en entier.

— Mais, enfin, cette lettre, qu'en avez-vous fait ?

— Sur l'horreur, je n'en sais rien, dit Georges, en cherchant de très bonne foi et sans succès dans toutes ses poches.

— Eh bien ! voilà qui est flatteur pour vos amis ! Mais alors, monsieur, qu'allez-vous faire ?

— Vous supplier, d'abord, de me laisser vous reconduire jusqu'à chez vous, à moins que vous vouliez me permettre de vous faire une autre proposition.

— Voyons, votre proposition.

— Vous ne la prendrez pas en mauvaise part ?

— C'est selon ce que vous me proposerez.

— Eh bien ! je vous supplie de mettre le comble au bonheur dont vous avez rempli pour moi cette journée, en acceptant de partager mon modeste dîner, dit Georges en cherchant à voiler, sous un accent inoffensif, la menaçante gravité de cette invitation.

— Eh bien ! elle est jolie votre proposition ! répondit l'inconnue en haussant les épaules. Et vous ne songez pas, j'imagine, à ce que vous me dites-là. Ça serait gentil ! et c'est tellement absurde que cela en devint presque excusable. Vous trouverez donc bon que je me contente de repousser cette dernière demande comme la première.

— Mais, madame, ne craignez-vous pas, en usant de tant de rigueur, de me réduire à la révolte. Vous pouvez me défendre de vous accompagner ; mais vous ne sauriez m'empêcher de vous suivre.

— Je vous le défends, monsieur.

— Je serai à regret, madame, forcé de vous désobéir.

— Allons ! dit l'inconnue sans paraître ni trop effrayée ni trop courroucée. Je vois qu'avec un adversaire aussi entêté que vous il faut capituler, ou au moins faire des concessions. Est-il bien vrai que vous ayez perdu cette lettre ?

— Très vrai, dit Georges, en cherchant à deviner sur le visage de l'inconnue où elle voulait en venir.

— Et vous êtes sûr de ne pas savoir l'adresse ?

— Parfaitement sûr. Je vous en donne ma parole.

— Si vous l'aviez su, et que vous ne m'eussiez pas rencontré, auriez-vous fait cette visite ?

— Probablement, si je ne vous avais pas rencontrée, ajouta le poète qui commençait à croire à une épreuve.

— Et, en supposant toujours que vous connaissiez cette bienheureuse adresse, iriez-vous maintenant ?

— Non, tant que j'aurais le moindre espoir de rester près de vous.

— Bah ! ce sont là de belles vertus que l'on affiche

avec d'autant plus d'héroïsme qu'il est impossible de les pratiquer. Je parie que demain à cette heure, dans le cas où vous retrouveriez cette adresse, vous aurez fait, pour la femme de votre ami, tout ce que vous avez fait pour moi, sans oublier les déclarations.

— Vous me faites regretter, madame, que cela soit impossible ; je vous prouverais que cela ne serait pas.

— Prenez garde, monsieur, il ne faut jurer de rien.

— Je le jure pourtant, avec la certitude de tenir mon serment.

— C'est bien ! dit l'inconnue avec un sourire de triomphe, où le poète entrevit pour lui de bien ravissantes espérances. Et où comptez-vous aller dîner, quand vous serez forcé de me quitter ?

— Je ne sais. Dans ce premier cabaret venu.

— Seul ?

— Seul.

— Vous mériteriez bien que l'on vous abandonnât à ce triste sort. Mais, si vous vouliez me promettre d'être bien raisonnable, j'aurais peut-être la faiblesse de vous accorder l'ineffable bonheur de prendre place à l'heureuse table où je vais moi-même m'asseoir...

— Je n'en persiste pas moins à plaider et à en rappeler, au besoin, à toutes les juridictions.

— Comme vous voudrez ; mais, en adversaire, je veux vous mettre à même d'apprécier, par l'examen des pièces du procès, les chances que vous pouvez avoir. Partons, je vous prie...

(A suivre.)

FABLE.

(LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD).

De grâce apprenez-moi comment l'on fait fortune,

Demandait à son père un jeune ambitieux.

Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,

C'est de se rendre utile à la cause commune,

De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,

Au service de la patrie.

— Oh ! trop pénible est cette vie,

Je veux des moyens moins brillants.

— Il en est de plus sûrs, l'intrigue—elle est trop vide.

Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.

Eh bien ! sois un simple imbécile,

J'en ai vu beaucoup réussir.

FLORIAN.

There's a little flower growing

In a mossy, shaded spot,

That is within the woodland,

'Tis the sweet Forget-me-not.

Tels sont les paroles d'une jolie chanson qui nous a été envoyée avec plusieurs autres, par la maison bien connue de MM. Oliver Ditson & Co., de Boston. Voilà les titres de ces morceaux de musique et les prix :

“The Sweet-me-not” ; 30 cts., par W. S. Wilcox.

“My Darling and J.” ; 30 cts., par H. Portet.

“Lieut. Greeley's Return March” ; 40 cts, avec portrait, par R. Goerdeler.

“Little Dove Polka Mazurka” ; 30 cts., par Carl Faust.

“Chant d'Amour Etude” ; 35 cts., par H. Behrem.

“Fantine Galop” ; 30 cts., par Launce Knight.

“Mélodie pour Piano” ; 35 cts., par Zeckwar.

“Fragment de Nussknecker” ; 25 cts., 4 mains, par Reinecke.